

Quand la Suisse accueillait des convois d'enfants français...

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **71 (1962)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUAND LA SUISSE ACCUEILLAIT DES CONVOIS D'ENFANTS FRANÇAIS...

Réflexions d'une ancienne convoyeuse

Une Genevoise, Madame C. Cadoni, nous a fait part de ses souvenirs de voilà vingt ans, ceux qu'elle garde des convois d'enfants qu'elle eut à accompagner souvent, au temps de la Deuxième Guerre mondiale, entre une France vouée au malheur et aux souffrances et notre pays. Madame Odette Micheli, alors déléguée de la Croix-Rouge suisse secours aux enfants à Paris, s'est déjà faite l'historienne de l'activité si féconde de la Croix-Rouge suisse et de son Secours aux enfants dans la France entre 1942 et 1947. Et elle a évoqué dans toute son ampleur le travail repris par la Croix-Rouge suisse en décembre 1941 du Cartel suisse de secours aux enfants victimes de la guerre. Les souvenirs de Madame Cadoni viennent nous rappeler à leur tour un aspect de l'œuvre d'alors. Nous sommes heureux de les publier comme un rappel de l'admirable et anonyme dévouement de tous ceux et de toutes celles qui furent, pendant les années difficiles, les collaborateurs et les collaboratrices bénévoles du Secours aux enfants de la Croix-Rouge suisse.* (T.)

*

En octobre 1940, Mme Florence Morax créait la première organisation de recrutement d'enfants, et fixait les premières modalités du recrutement médical et social. Il s'agissait de choisir, parmi les enfants de réfugiés et de prisonniers, les orphelins de guerre et les sans-abri, ceux qui méritaient le plus, le secours de notre pays.

Au début, le recrutement fut fait sur cette base-là, plutôt qu'au point de vue médical, car il s'agissait de secourir surtout les enfants victimes de la guerre, et de leur organiser un séjour de trois mois en Suisse.

La vue des premiers enfants arrivés suscita une immense vague de sympathie, les places d'abord rares en Suisse, se firent de plus en plus nombreuses, les portes s'ouvrirent de même que les cœurs. De nombreux petits lits furent préparés et des chambres claires s'ornèrent de jouets et de fleurs.

En France, pour assurer le meilleur recrutement, on s'adressa aux assistantes sociales de la Croix-Rouge française, de l'Office public d'hygiène sociale. On insista sur l'état de débilité de l'enfant et aucun cas ne fut admis sans visite médicale préalable.

Au Havre-de-Grâce en 1940/1941

Un des premiers recrutements, fut celui du Havre, première ville sinistrée dont nous nous sommes occupés. Et lorsque nous vîmes l'étendue du désastre, dans ce grand port solitaire abandonné de ses bateaux, entouré partout de canons de D. C. A. camouflés, terriblement ravagé par les bombardements, nous fûmes de plus en plus persuadés de la nécessité d'intervenir dans ces régions-là. Il fallut assurer les visites médicales à Paris et l'hébergement des enfants au centre. Une fois toute la documentation établie, les visas français, allemands et suisses accordés, c'était le départ pour la Suisse.

* Aperçu sur l'activité de la Croix-Rouge suisse secours aux enfants en France, 1942-1947, Genève, Grivel, impr. 1949.

Les enfants de la zone côtière vivaient dans des conditions plus tragiques encore que ceux des camps du sud, des milliers d'entre eux dormaient depuis des mois dans des caves, dans des ruines, sous de vagues toiles cirées, sur de la paille, dehors en plein hiver, courant pieds nus dans les décombres et dans la neige, alertés dans tous les ports par d'incessants bombardements nocturnes, délogés souvent par les Allemands des seuls abris possibles. Ils couraient des dangers continus, là la guerre sévissait cruellement, beaucoup d'entre-eux étaient tués ou mutilés par les bombes, la faim ajoutait ses tortures au désastre des logements détruits, les nuits étaient terrifiantes et causèrent un grand nombre d'ébranlements nerveux.

La joie de pouvoir faire partir des convois, ne parvenait pas à nous faire oublier la vision de ces villes détruites. Nous admirions le courage et la patience des mères qui faisaient des prodiges pour essayer de sauvegarder la vie et la santé de leurs enfants.

Chose assez curieuse, ce fut pourtant dans les villes les plus atteintes comme Dunkerque que l'on eut le plus de peine à convaincre les parents de laisser partir les enfants. On se heurtait à cette psychose de guerre que l'on rencontrait fréquemment à ce moment-là et qui consistait à dire « nous voulons au moins mourir ensemble ». C'est seulement au retour des premiers enfants de Dunkerque, grâce à l'enthousiasme qu'ils communiquèrent à leurs camarades que l'on dut de pouvoir en envoyer plus de mille cinq cents, par la suite. Puis grâce à l'accueil progressif des familles suisses 2202 enfants de zone non-occupée et 2897 de zone occupée purent venir en Suisse en 1941. Et par la suite des milliers d'enfants français passèrent trois mois en Suisse. Les résultats sur la santé et le moral des enfants, dépassèrent toutes les prévisions et la population suisse augmenta de plus en plus son effort.

Les observations d'une convoyeuse bénévole

Pour accompagner ces convois, la Croix-Rouge ayant besoin d'un nombreux personnel fit appel à des volontaires, dont j'eus l'honneur de faire partie pendant deux ans.

Ceci me permit de faire ces observations plutôt d'ordre psychologique que pédagogique car les quelques centaines d'enfants que j'ai convoyés n'étaient pas à éduquer, mais simplement à surveiller et surtout à mettre en confiance car naturellement le changement entre leur pays et le nôtre était considérable pour eux.

Je parlerai uniquement des enfants français, car ce sont eux que j'ai le mieux compris.

D'abord, il y avait deux grands groupes très distincts, les enfants qui venaient en Suisse et ceux qui en repartaient. Les premiers que nous trouvions sur le quai d'une gare française étaient de pauvres gosses pâles, épouvantés, sous-alimentés, accompagnés de leurs mères, en un mot déracinés, ayant presque tous leurs pères ou prisonniers ou dans le maquis. Les mères tout en sachant qu'un séjour en Suisse, serait profi-

table pour leurs enfants avaient beaucoup de peine à se séparer d'eux.

Une fois en route, dans le train, il fallait donc organiser le voyage et surtout faire connaissance avec tout ce petit monde. Dans la mesure du possible nous laissons les frères et sœurs ou les copains du même quartier ensemble. Les enfants essayant automatiquement, ce qui est naturel, de rester toujours avec quelqu'un qui leur rappelait la maison ou les habitudes de tous les jours. Les plus grands demandaient presque toujours, de pouvoir ôter l'étiquette attachée à leurs vêtements, étiquette portant les noms et adresses et destination, qui était pour eux une grande humiliation. Les tout petits, en plus grand nombre, demandaient plus de

guerre » qui leur était devenue familière: c'étaient des batailleurs incorrigibles et leurs petits camarades venant des villes plus privilégiées avaient souvent fort à faire à se défendre. Nous aurions souvent dû nous fâcher, mais si nous interrogeons ces enfants, leur histoire était tellement lamentable que souvent j'ai pensé que leur agressivité remplaçait ce qui chez nous adultes, à leur place, aurait été une sérieuse dépression nerveuse.

Presque tous les enfants, par manque de savon, avaient des poux ou autres parasites et je n'ai jamais accompagné un convoi sans rentrer gratifiée de quelques-unes de ces petites bêtes, ce qui me valait chez le coiffeur une place réservée, dans le fond du magasin et surtout bien des regards étonnés des autres clientes.



Un document historique: l'arrivée à la gare des Eaux-Vives à Genève du premier convoi d'enfants français (novembre 1940)

soins, la longueur du voyage et surtout leur état physique faisaient qu'ils étaient en majorité malades et nous avions fort à faire à les pourvoir des traditionnels cornets en papier.

Tous s'inquiétaient de ce qui les attendait en Suisse, ils nous harcelaient de questions sur les familles qui les accueilleraient. Les heures passées dans les trains étaient interminables. Les enfants étaient nerveux, à chaque arrêt du convoi, c'était le remue-ménage complet, ils sortaient de leurs compartiments pour essayer de distinguer à travers les vitres, dans la nuit noire de la France de l'époque, où nous nous trouvions et il fallait user d'autorité pour faire réintégrer leurs places à tout ce petit monde. Puis c'étaient les batailles à coups de pieds, car ces enfants qui avaient subi des bombardements étaient très difficiles à faire obéir. Tous étaient très indépendants: souvent livrés à eux-mêmes, leurs mères devant la plupart du temps travailler en l'absence du père, ils avaient ainsi traîné dans les ruines de leurs villes et naturellement joué à « la

A notre arrivée à Genève, nous remettons nos petits voyageurs au personnel de la Croix-Rouge qui les répartissait aux familles suisses, après un bref séjour nécessaire au Centre Henri-Dunant, car après 16 ou 18 heures de voyage, c'étaient de véritables loques humaines: la fatigue et la crasse recouvraient les visages à tel point que nous-mêmes avions de la peine à reconnaître ces quarante enfants qui nous avaient été confiés, et l'appel de l'arrivée était toujours assez laborieux. Mais au Centre Henri-Dunant les enfants étaient douchés, épouillés, visités médicalement et répartis à leurs familles d'adoption.

Trois mois plus tard...

Trois mois plus tard, nous retrouvions, sur le même quai de gare, ces mêmes enfants, méconnaissables, tant ils avaient bonne mine, habillés de neuf, assez typiquement suivant les régions de la Suisse qui les avaient accueillis, mais toujours avec le même point commun, la belle montre neuve qu'ils portaient tous fièrement à

leur bras. A la fois attristés de quitter leurs familles suisses, mais pourtant tout réjouis de rejoindre leurs parents malgré le chaos qu'ils savaient, la plupart d'entre eux, retrouver chez eux. A ce sujet, je dois dire qu'un seul, sur des centaines d'enfants, un jeune garçon de Marseille, déluré plus qu'à souhait, m'a confié qu'il se réjouissait de rentrer chez lui pour vendre au marché noir les provisions qu'il avait reçues en Suisse, car chaque enfant repartait avec un petit colis, de chocolat, lait condensé, savon, etc. que sa famille suisse lui avait préparé avec amour et souvent en se sacrifiant un peu, car le rationnement sévissait aussi chez nous.

Dans le train l'atmosphère était très différente de celle de l'aller. Les enfants étaient plus confiants et moins intimidés, ils avaient beaucoup de choses à se raconter et c'était, toute la nuit, des éclats de rire, des échanges d'impressions; on se montrait les souliers et habits neufs reçus, on parlait de l'école, très différente de celle de leur ville, école fréquentée pendant ce séjour de trois mois et où surtout l'arrivée avait été très remarquées. Les uns avaient vécu à la campagne et avaient mené une vie totalement différente de celle de la ville, on avait appris à soigner les bêtes, à avoir une vie calme. Mais il faudra remarquer qu'aucun enfant ne montrait de rancœur en pensant qu'il retournait dans un pays en guerre. Je n'ai jamais vu d'enfant

qui nous enviait, ils étaient venus chez nous en sachant qu'un autre petit français viendrait à sa place, et il était juste que chacun vienne à son tour.

Nous n'avions pas assez d'oreilles pour écouter toutes leurs aventures et le voyage était moins pénible que celui de l'aller et paraissait plus court.

A notre arrivée à Paris, où nous laissons les enfants repartir dans toutes les directions, les enfants nous embrassaient tous, puis repartaient joyeusement vers leurs destins. Je n'ai jamais revu ces gosses, mais j'ai entendu dire que tous, sans exception, ont gardé un merveilleux souvenir de leur séjour en Suisse, et que beaucoup correspondaient, aujourd'hui encore, avec les familles suisses, souvent très simples, qui les avaient reçus avec beaucoup d'amour.

*

Je suis fière d'avoir pu participer, bien modestement, à la grande œuvre de la Croix-Rouge suisse et les baisers des enfants qui nous quittaient à Paris, baisers qui ne nous étaient pas entièrement destinés, mais représentaient les remerciements des enfants français à tout le peuple suisse, nous récompensaient largement de toutes nos peines et fatigues.

Genève, le 20 novembre 1961.

Les propos d'un médecin de campagne

LA MORT D'UNE AUTO

Dr W. Francken

De même qu'une embolie fauche une vie, la panne mortelle se produit: inquiétant bruit de ferraille, bielle brisée. Après avoir longtemps travaillé sans se faire remarquer, cette merveille silencieuse était soudain devenue bruyante. Ce fut comme une plainte, un appel au secours, une révolte.

Comme la machine tournant selon son régime, l'homme qui vit harmonieusement ne fait point de bruit, le cri et même parfois la parole ne sont-ils pas la révélation de quelque chose qui, au dedans, ne tourne pas rond!

Le verdict du mécanicien fut net: Après 82 000 km, cette panne était un signe d'usure. C'était réparable, mais cela en valait-il la peine? « Mieux vaut, dit-il, en finir avec cette auto et en prendre une autre. » « En prendre une autre » ces mots résonnaient douloureusement en moi. Est-on sûr qu'il n'en vaut pas la peine?

Les hommes conscients de leurs intérêts, les médecins souvent, préfèrent changer de machine. On la leur reprend à bon compte. Ils en achètent une autre qu'on liquidera de même avant l'usure. C'est la solution intelligente, la solution logique. Comment se fait-il que je ne l'aie pas adoptée en temps utile?

Je suis resté confus et silencieux devant le technicien honnête qui parlait ainsi. Soudain me vinrent à l'esprit les maîtres-mots de notre époque: Rationalisation. Efficience. Ces mots ne

seraient-ils pas la profession de foi de ceux qui n'en ont pas?

Ces gens ne sont pas attachés à leur serviteur, que ce fut une auto ou un cheval. Car il y a eu des rationalistes à chaque époque.

Aujourd'hui, cette tendance s'est généralisée; elle est devenue un système. Mais attention! Vivre logiquement, n'est-ce pas dessécher son cœur? Et dans un cœur desséché, où est la joie de vivre? La notion logique du rendement prétend nous augmenter cette joie par les commodités qu'elle nous offre, tandis que l'homme parvenu à ce point de rationalisation de sa vie perd la faculté d'être heureux. Il change à tout moment, il change de résidence, il change de profession pour gagner davantage, il change de femme pour mieux jouir, il change d'auto!

Et cette auto, je l'ai senti, n'était après tout qu'un symbole. C'est que je me suis souvenu des jours mauvais vécus ensemble, des nuits d'appels urgents où, pour l'encourager, je lui parlais comme à un cheval; et des pannes aussi, justement. Après avoir réparé mon auto, il me semblait l'aimer davantage. Pas logique, me diront mes amis. Eh oui, pas logique!

Mais cette fois-ci la panne est par trop grave. J'ai racheté une auto. C'est un remplacement et non une résurrection. J'en aurai du plaisir, j'en suis certain. Mais un plaisir, si réel soit-il, n'a jamais empêché une larme de couler...